

Didier Jung

Sables...

Extrait

Jean avait parcouru d'une traite les deux cents kilomètres qui séparaient Laghouat de sa destination finale. À l'approche de celle-ci, il eut la sensation d'atteindre le désert absolu. Impression de vide, de silence, d'infinie solitude. Rien ne bougeait, rien ne vivait. À mesure qu'il roulait vers Ghardaïa, c'est un paysage de plus en plus désolé qu'il découvrait, un plateau calcaire creusé, déchiqueté, déchiré. Depuis des millénaires, les eaux, le vent semblaient avoir fouillé jusqu'à la torture la croûte terrestre. De tous côtés, ce n'était qu'un chaos de roches fauves, striées de noir, calcinées, découpées en tous sens, éclatées sous l'action du feu solaire. Les Sahariens avaient baptisé la région chebka, filet en arabe, à cause de la forme de ces ravins qui s'entrecroisaient dans un réseau inextricable. Selon l'heure de la journée, cette roche âpre, burinée, sculptée, passait du blond au fauve puis du fauve au rouge. Le squelette de la terre dans sa nudité. Au détour d'un virage, Jean s'arrêta, descendit de voiture et écouta le silence du désert à peine troublé par la plainte du vent. Une sensation unique, pour certains insupportable, pour d'autres une espèce de drogue dont ils ne peuvent se passer. Quelques centaines de mètres plus loin, au détour d'un virage, il stoppa à nouveau le long de la corniche. Son regard plongea alors sur les cinq villes sœurs du Mزاب qui se dressaient à l'horizon. Érigées sur des collines de forme ovoïde autour desquelles se déroulaient des rues concentriques à flancs de coteau, cernées de remparts, dominées par de curieux minarets, sortes de doigts levés veillant sur elles, elles ressemblaient à de gigantesques termitières. Du lever au coucher du soleil, elles exécutaient une symphonie silencieuse de couleurs pastel, dégradés de bleu, de mauve, d'ocre, de rose et de jaune. Au soleil couchant, c'était le rose qui dominait. Jean se trouvait exactement au centre de ce que les géographes appellent le pentapole mozabite.